

Une vie, ou l'harmonie des contrastes

Tout dans la vie d'Edith Stein - sainte Thérèse Bénédictine de la Croix (1891-1942) - est contraste, pour ne pas dire paradoxe, jusque dans sa mort, qui en fait une *martyre juive de confession chrétienne*. Arrêtée comme religieuse catholique d'origine sémite et en partance pour Auschwitz, ne souffle-t-elle pas à sa sœur Rosa, ultime confession de son appartenance à Israël : « *Viens, nous allons pour notre peuple* » ?

« Dire d'elle qu'elle est juive et chrétienne, c'est énoncer cette *contradiction* dans toute sa force. »¹ Le paradoxe - qui accompagne son existence entière - n'est qu'apparent : Edith Stein est celle en qui s'unifient les contradictions, comme s'harmonisent dans la croix les apparentes contradictions de l'Homme-Dieu... et celles de tout chrétien engagé.

Une jeunesse troublée

Née à Breslau (Wroclaw) le 12 octobre 1891 - le jour du Grand Pardon -, Edith est la dernière des sept enfants de Siegfried et d'Augusta

1. Mgr Olivier de BERRANGER, *Edith Stein, juive et chrétienne*, in *Edith Stein - La quête de vérité*, Saint-Maur, Éditions Parole et Silence, 1999, p. 175-176.

UNE VIE, OU L'HARMONIE DES CONTRASTES

Stein. Quand son père meurt, en 1893, elle n'a pas encore deux ans ; son frère aîné Paul en a vingt-et-un. Elle est élevée en grande partie avec l'avant-dernière fille, Erna, par « les filles » - ses sœurs Else, Frieda et Rosa, qui constituent la génération intermédiaire des enfants -, la mère étant absorbée par l'entreprise familiale qu'elle s'efforce avec succès de développer. Édith connaît une enfance protégée dans un milieu presque exclusivement féminin.

Caractère bien trempé, mais hypersensible et capricieuse, elle fait des pieds et des poings pour quitter l'école maternelle, où elle s'ennuie, afin d'entrer en cours d'année à l'école primaire Victoria, bien qu'elle ne sache ni lire ni écrire. En peu de temps, elle rattrape son retard et devient une des meilleures élèves de sa classe. Pourtant, malgré ses succès, elle renonce six ans plus tard à poursuivre une scolarité qu'elle trouve rébarbative.

C'est, pour l'adolescente de quatorze ans, l'époque des questionnements. Jusque-là plutôt pieuse - dans le sillage de sa mère, héritière d'une solide tradition religieuse -, elle décide à cette époque de ne plus prier : « *C'est tout à fait volontairement et en toute liberté que je me suis alors éloignée de la prière.* »² Ce qui ne la retient pas de jeûner pour la fête du Grand Pardon : « *À partir de mes treize ans, je l'ai toujours observée [l'obligation de jeûner] et personne chez nous ne se dispensait du jeûne, même lorsque nous tous ne partagions plus la foi de notre mère.* »³

En effet, quoique faisant bientôt profession d'athéisme - « *Le péché de l'athéisme radical* », écrira-t-elle plus tard -, elle reste attachée à la fête de sa naissance : « *Le jour le plus solennel de toutes les fêtes juives est le Grand Pardon : le jour où jadis le prêtre pénétrait dans le Saint des Saints et offrait le sacrifice de réconciliation pour lui et pour tout le peuple, après qu'on eut envoyé au désert le « bouc émissaire » qui portait tous les péchés du peuple. Tout cela a pris fin. Mais de nos jours encore, c'est un jour de prière et de jeûne, et celui qui reste tant soit peu attaché à son judaïsme se rend ce jour-là au « temple » [...] Ce jour avait pour*

2. Edith STEIN, *Aus dem Leben einer jüdischen Familie*, in *Werke*, t. VII, p. 51.

3. *Ibid.*, p. 42.

moi une signification particulière : j'étais née en ce jour du Grand Pardon et ma mère l'a toujours considéré comme le vrai jour de mon anniversaire, même si le 12 octobre était le jour des vœux et des cadeaux. »⁴ Ce qui ne l'empêchera pas, étudiante, de critiquer avec vivacité « ces subtilités talmudiques qui [l'] horripilaient. »⁵

Toute jeune donc, elle reconnaît qu'elle est complexe, qu'elle n'en est pas à un paradoxe près. Jusqu'à l'âge adulte, elle prend la mesure de ces contrastes - comme elle les appelle - qui, loin de s'estomper avec le temps, vont constituer l'essence même de sa vie et la révéler progressivement à elle-même : « *Depuis ma petite enfance, je menais une étrange double vie, passant par des transformations subites, incompréhensibles pour qui les voyait de l'extérieur.* »⁶

Il ne s'agit nullement de duplicité, mais de la réalité la plus évidente à ses yeux, à la faveur de laquelle elle se révèle véritablement elle-même : l'interaction (le combat, comme on disait naguère) entre la nature et la grâce, essence même de la condition humaine et un des grands thèmes des épîtres pauliniennes. Loin de fuir cette réalité, Edith Stein y découvre le sens profond de son existence, dans une radicalité qui la conduira malgré elle au martyre : « Tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas » (Jn 21,18).

La quête philosophique

Les études universitaires d'Edith Stein à Göttingen - entreprises sur un coup de cœur pour la phénoménologie, alors balbutiante et à la mode - ne font que rendre plus aigus ces contrastes, l'orientant vers des perspectives nouvelles qui la conduiront à sa conversion. Le milieu s'y prêtait : « *Dans le milieu phénoménologique, le terrain était propice à cette connaissance qui prend sa source dans le transcendant et le révélé, dans le divin et en Dieu lui-même, et donc favorable aux décisions ultimes en matière de religion, aux retours à la foi et aux conversions.* »⁷

4. *Ibid.*, p. 42.

5. *Ibid.*, p. 181.

6. *Ibid.*, p. 42.

7. Hedwig CONRAD-MARTIUS, *Meine Freundin Edith Stein*, in Waltraud HERBSTRIETH, *Edith Stein. Ein Lebensbild in Zeugnissen und Selbstzeugnissen*, Mainz, Topos, 1993, p. 27.

UNE VIE, OU L'HARMONIE DES CONTRASTES

Mais aussi la personnalité d'Edith et ses aspirations les plus intimes : « Dès le début, quelque chose de tout à fait mystérieux a dû se cacher dans l'intention de cette nouvelle orientation philosophique : une nostalgie de l'objectif, du sacré de l'Être, de la pureté et de la chasteté des choses, de la 'chose elle-même'. »⁸

Si la perte de sa foi ne l'affecte nullement, c'est parce qu'elle a substitué au questionnement spirituel la recherche intellectuelle de la vérité, comme elle le dira plus tard à sa maîtresse des novices : « *Ma seule prière était la recherche de la vérité.* »⁹

Pourtant, au fil d'événements banals relus à la lumière des cours de Max Scheler, qu'elle admire et respecte, s'ouvre pour elle un domaine inexploré : « *Scheler me découvrit un domaine de phénomènes que je ne pouvais plus ignorer désormais [...] Les bornes du rationalisme dans lequel j'avais été élevée sans le savoir sont tombées. L'univers de la foi fut soudain devant moi, des gens en vivaient, que je rencontrais chaque jour et que j'admirais. Provisoirement, je n'abordais pas encore de façon systématique les questions de la foi, étant trop affairée à d'autres choses pour y penser. Je me contentais d'accueillir en moi les influences qui venaient de mon entourage et, comme je ne leur opposais aucune résistance, je fus par là - sans m'en apercevoir - transformée.* »¹⁰

Désormais cette réflexion occupe ses pensées, quand bien même elle n'en est pas vraiment consciente, et que « *l'ouverture phénoménologique n'est pas encore l'ouverture de la foi.* »¹¹ Si elle (s')interroge, elle n'a pas de réponse : « *Plus tard, quand je commençai à Göttingen à m'occuper de questions religieuses, j'interrogeai un jour Metis, par écrit, sur l'idée qu'il se faisait de Dieu : croyait-il en un Dieu personnel ? Il répondit brièvement : Dieu est Esprit. On n'en peut dire davantage. Ce fut pour moi comme si j'avais reçu une pierre au lieu de pain.* »¹²

8. Alois HÜNTING, *Edith Stein und Peter Wust, von der Philosophie zum Glaubenszeugnis*, Münster, Regensberger, 1964, p. 32.

9. Teresia Renata POSSELT, *Edith Stein, eine grosse Frau unseres Jahrhunderts*, Freiburg i. B., Herder, 1962, p. 55.

10. *Aus dem Leben...*, p. 183.

11. Marguerite LÉNA, s.f.x., *Dans la déchirure*, in *Edith Stein. La quête de Vérité*, op. cit., p. 58.

12. *Aus dem Leben...*, p. 142.

Une crise salutaire

Déçue par cette réponse et d'autres insatisfactions du même genre, elle connaît une *krisis*, occasion d'une purification de ses facultés intellectuelles, et par là d'une redécouverte de l'humilité qui favorise la réceptivité au fait religieux. Cela se fait par glissements successifs, mais dans un mouvement impérieux qui arrache en quelque sorte la jeune femme à sa réalité du moment - « *l'illusion que tout en moi était bien, comme cela est souvent le cas chez des incroyants qui ont un idéal moral très élevé* »¹³ - pour la plonger dans un questionnement existentiel auquel elle résiste : « *Un athée convaincu découvre dans un événement religieux l'existence de Dieu. Il ne peut pas se dérober à la foi, mais il ne se place pas sur le terrain de la foi, il ne la laisse pas devenir agissante en lui, il reste imperturbablement fidèle à sa « conception scientifique du monde », qui serait détruite par la foi intégrale.* »¹⁴

C'est la mort de son ami Adolf Reinach, et le contact avec sa jeune veuve dont la sereine dignité l'impressionne, qui marque la conversion d'Édith Stein : « *Ce fut ma première rencontre avec la Croix, avec la force divine qui est conférée à ceux qui la portent. Pour la première fois m'apparut visiblement l'Église, née de la Passion du Christ et victorieuse de l'aiguillon de la mort. À l'instant même mon incrédulité céda, le judaïsme pâlit à mes yeux, tandis que la lumière du Christ se levait dans mon cœur : le Christ dans le mystère de la Croix.* »¹⁵

Il est remarquable que la révélation de la foi chrétienne se fasse dans et par le mystère de la croix, signe de contradiction et folie aux yeux des hommes (1 Co 1,18). Révélation mais point encore rencontre personnelle : « Notons qu'Édith emploie précisément ici le vocabulaire de l'apparaître, de la manifestation, et que le "phénomène" qui se donne alors à voir est l'Église dans la lumière de la victoire pascale : l'Église née de la Croix du Christ. »¹⁶ Telle est la cause déterminante de la conversion d'Édith Stein.

13. *Ibid.*, p. 130.

14. Edith STEIN, *Beiträge zur philosophischen Begründung der Psychologie*, Max Niemayer Verlag, Tübingen, 1970, p. 43.

15. Teresia Renata POSSELT, *op. cit.*, p. 49.

16. Marguerite LÉNA, *op. cit.*, p. 58.

Catholique et juive

Paradoxalement, la rencontre avec le Christ et son Église marque une redécouverte du judaïsme, mais redécouverte en vue d'un détachement définitif : « *le judaïsme pâlit à mes yeux* ». Du moins Édith peut-elle le croire, car cette rencontre personnelle avec le Christ est reconnaissance de Celui-ci pour ce qu'il est, et qui va radicalement à l'encontre du judaïsme : « Ce qu'elle appelle la non-foi (*Unglaube*) - plutôt que l'incroyance - du peuple juif, porte sur l'identité, voilée pour les uns, dévoilée pour les autres, de Celui qui demande à chacun : 'qui dites-vous que je suis ?' »¹⁷

La lecture de la *Vie par elle-même* de sainte Thérèse d'Avila, durant l'été 1921, est la « révélation et non la cause déterminante de la conversion d'Edith » (Hedwig Conrad-Martius) : quelques mois plus tard, le 1^{er} janvier 1922, elle reçoit le baptême dans l'Église catholique.

En fait, Edith expérimente à partir de sa conversion des retrouvailles avec le judaïsme : « *J'avais cessé de pratiquer ma religion à l'âge de quatorze ans. Je ne me sentis à nouveau juive qu'une fois renoués mes liens avec Dieu.* »¹⁸ Catholique, elle se « retrouve » juive. Non du judaïsme formaliste qu'elle a connu - « Avant même de s'en éloigner, elle était déjà étrangère au judaïsme »¹⁹ -, mais immergée dans le mystère d'Israël : « *Être juif ne signifie pas seulement appartenir à un peuple déterminé, à une nation déterminée : cela signifie appartenir par le sang à un peuple sur lequel la main de Dieu s'est posée à jamais, un peuple que le Dieu Vivant a fait sien et qu'il a marqué de son sceau.* »²⁰

Judaïsme des origines, qu'elle découvre avec d'autant plus d'acuité et d'intensité dans la personne de Jésus : tout au long de sa vie, elle insistera sur la *judéité* de Jésus, sur son *incarnation* dans le peuple juif. Judaïsme dont elle se sent profondément solidaire *parce qu'elle est chrétienne* : « *Vous ne pouvez vous imaginer ce que cela signifie pour moi*

17. François GABORIAU, *Lorsqu'Edith Stein se convertit*, Genève, Ad Solem, 1997, p. 80.

18. Cité par JEAN-PAUL II, *Homélie du 1^{er} mai 1987* pour la béatification d'Edith Stein, in *Documentation catholique*, n° 1941, 7 juin 1987, p. 577.

19. Suzanne BATZDORFF-BIBERSTEIN (nièce d'Edith Stein), in Waltraud HERBSTRIETH, *op. cit.*, p. 78.

20. Edith STEIN, *Briefe an Hedwig Conrad-Martius*, München, Kösel, 1961, p. 71.

d'entrer le matin dans la chapelle et de me dire, en regardant la statue de Marie et le tabernacle : ils étaient de notre sang. »²¹

À partir de sa conversion, Edith Stein assume pleinement sa judéité, tout en confessant le catholicisme, au grand dam de sa famille ; elle a embrassé l'Église tenue par les siens pour la forme la plus médiocre du christianisme, aussi n'est-il pas surprenant que sa nièce, Suzanne Batzdorff-Biberstein, ait conclu : « Un gouffre s'était ouvert entre elle et sa famille, qui ne pouvait être comblé ».

Si elle se trouve en contradiction avec les siens, elle est également un paradoxe pour les chrétiens : « J'ai l'impression que même dans un milieu chrétien sa conscience juive, son amour et son engagement pour le judaïsme n'étaient pas toujours bien appréciés. »²²

Chrétienne et juive, Edith vit ce *contraste* - un terme qu'elle affectionne - comme partie intégrante de sa condition, bientôt de sa mission : n'est-elle pas, plus que quiconque, à même d'appréhender dans toute leur richesse les racines juives du christianisme ? « La liturgie catholique et la familiarité d'Edith avec l'Écriture ne cessaient de solliciter son intérêt pour les sources juives de la foi chrétienne. Elle puisera abondamment dans le Talmud quand elle rédigera son opuscule sur *La prière de l'Église*. »²³

N'est-elle pas en mesure de témoigner de la réussite de la greffe de l'olivier sauvage sur l'olivier franc, de la sainteté de la racine (cf. Rm 10,16-24) ?

L'offrande de sa vie

Bientôt, la montée du nazisme, dont elle entrevoit de façon prémonitoire les visées totalitaires puis homicides, – elle a déjà, en sa qualité de juive, à en subir vexations et discriminations –, lui fait prendre conscience davantage encore de son appartenance charnelle

21. Joannes HIRSCHMANN, s. j., *Schwester Teresia Benedicta vom Heiligen Kreuz*, in Waltraud HERBSTRIETH, *op. cit.*, p. 134.

22. Waltraud HERBSTRIETH, *op. cit.*, p. 11.

23. Mgr Olivier de BERRANGER, *op. cit.*, p. 181.

et spirituelle au peuple juif dont, un soir de Carême 1933, elle apprend fortuitement qu'il est de nouveau persécuté : « *Une lumière jaillit brusquement en moi : Dieu a posé une nouvelle fois lourdement Sa main sur Son peuple et le destin de ce peuple était aussi le mien.* »²⁴

Elle ne peut plus se limiter à témoigner dans son enseignement, par ses écrits et ses conférences (d'ailleurs contrecarrés par la législation antisémite), il lui faut aller plus loin, répondre à sa vocation originelle, jaillie de sa vocation : entrer au Carmel. Plus que jamais apparaît le contraste, véritable déchirure aux yeux des siens : comment peut-elle entrer au couvent *au moment précis où les Juifs souffrent persécution ?* N'est-ce pas, pour le coup, se désolidariser du peuple auquel elle revendique son appartenance ?

Outre le fait qu'elle attend ce jour depuis douze ans, elle répond à un de ses correspondants : « *Celui qui entre au Carmel n'est pas perdu pour les siens ; au contraire, il leur est gagné de manière spéciale, car c'est bien notre tâche de nous tenir devant Dieu pour tous.* »²⁵ Et elle ne se fait guère d'illusion : « *Oh, non, je ne le crois pas (être en sécurité) ! On viendra sûrement m'en tirer, et en tout cas, je ne peux compter qu'on m'y laissera tranquille.* »²⁶

Contrairement à ce que l'on croit autour d'elle, le Carmel n'est pas pour Edith un refuge, mais véritablement la montagne du culte parfait et de l'holocauste (cf. 1 R 18, 20-40). Là encore, elle connaît la purification de sa volonté propre par la contradiction et le paradoxe apparent d'une existence rien moins que « carmélite » : retour aux études et à la philosophie - d'où jaillira *La science de la Croix* -, et bientôt exil, déplacements, démarches pour passer en Suisse, en Espagne, en Palestine.

Mais c'est encore à travers ces contrastes qu'elle unifie son existence jusqu'au martyr : « Toutes les déclarations ultérieures d'Edith Stein

24. Edith STEIN, *Comment je suis venue au Carmel de Cologne*, in *Le secret de la Croix*, textes traduits par Sophie BINGGELI, présentés par Sophie BINGGELI et Vincent AUCANTE, Paris, Cerf - Parole et silence, 1998, p. 82.

25. Edith STEIN, *Selbstbildnis in Briefen (1934-1942)*, Freiburg i. B., Herder, 1977, p. 9.

26. Cité par Élisabeth de MIRIBEL, *Comme l'or purifié par le feu, Edith Stein (1891-1942)*, Paris, Plon, 1984.

jusqu'à celles de son testament spirituel sur son oblation personnelle en union intime avec le Christ, ne s'éclairent vraiment, me semble-t-il, qu'à ces trois torches de feu que je viens d'évoquer : la Croix du Christ comme source de force inouïe, ainsi qu'elle l'avait deviné dans l'attitude d'Anna Reinach ; la certitude que la destinée du peuple de Dieu (entendons le peuple juif) était son partage ; et enfin son offrande intérieure, radicale, pour l'expiation non point seulement des fautes d'Israël mais de son autre peuple, le peuple allemand, défiguré par les menées de l'Antéchrist, comme elle le dit elle-même, et, au-delà, pour la paix du monde et la Rédemption de l'humanité. »²⁷

Elle retrouve là le sens même de sa vie, de sa destinée : « *Vous ne pouvez imaginer ce que signifie pour moi d'être fille du peuple élu : c'est appartenir au Christ non seulement par l'esprit, mais par le sang.* »²⁸ Et de sa mort : « *Il n'est aucune industrie humaine qui puisse nous aider, seulement la Passion du Christ. Aussi désiré-je y prendre part.* »²⁹

Ces paroles des derniers temps - sur la route du four crématoire de Birkenau - trouvent leur éclairage en une des ultimes déclarations d'Edith Stein, dans le camp de transit de Westerbork : « *Le monde est constitué de contrastes. Et peut-être est-il bon qu'ils existent. Chercher à les gommer pourrait être les camoufler et cela n'est pas bon. À la fin, il ne restera plus rien de ces contrastes. Seul l'Amour avec un grand A restera. Comment cela serait-il possible autrement ?* »³⁰

Joachim BOUFLET

*Joachim Bouflet est historien, spécialiste des mystiques,
Il est l'auteur d'une biographie remarquée :
Edith Stein, philosophe crucifiée
(Presses de la Renaissance, 1998).*

27. Mgr Olivier de BERRANGER, *op. cit.*, p. 181.

28. Déclaration au Père Hirschmann, *in* Waltraud HERBSTRITH, *op. cit.*, p. 134.

29. Theresia Renata POSSELT, *op. cit.*, p. 98, note.

30. Déclaration à W. Kwecksilber, *in* Waltraud HERBSTRITH, *op. cit.*, p. 209.

EDITH STEIN

QUELQUES REPERES BIOGRAPHIQUES

1891	Naissance à Breslau
1912	Etudes de philosophie
1916	Soutient sa thèse Assistante de Husserl
1922	Baptême
1923-1931	Professeur d'allemand et d'histoire
1933	Entrée au Carmel
1935-1936	Rédaction de <i>L'être fini et l'être Eternel</i>
1940	Début de la rédaction de <i>La science de la Croix</i>
9 août 1942	Mort à Auschwitz
<hr/>	
1^{ER} MAI 1987	Béatification
11 OCTOBRE 1998	Canonisation - Fête fixée au 9 août –
1^{ER} OCTOBRE 1999	Déclarée co-patronne de l'Europe avec Catherine de Suède et Catherine de Sienne